

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 45 (1907)
Heft: 29

Artikel: Gertrude à la Becca d'Audon : [suite]
Autor: Hoinville, Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-204371>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstejn & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT: Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES: Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



Cueillette.

C'est le premier fruit, rouge comme une aurore d'été, ou noir comme les yeux de quelque jeune Andalouse. On l'espère, on le convoite, on en observe les progrès avec une sollicitude maternelle, mais intéressée. On prépare avec amour échelles, crochets, paniers. Les épiciers et les fabricants de sucre sont sur les dents, car d'innombrables kilos de cette douce et cristallisable denrée disparaîtront sous peu dans les chaudrons de cuivre, brillants comme des casques prussiens et profonds comme une pensée de Pascal: on ne voit le fond ni de la pensée, ni du chaudron.

Et avec quel entrain la famille, au complet, monte à l'assaut de la propriété des voisins et amis! Quel bain de teinture violette pour les mains, pour les lèvres, et aussi pour la langue qui, tout au plaisir de savourer, n'a pas le temps de médire! — comme vous le voyez, c'est tout avantage. — Par un juste retour, les toilettes claires protestent, étalant parfois des motifs d'ornementation que n'aurait osé rêver le peintre le plus impressionniste. Parfois aussi le fruit de Lucullus, pour protester contre la consommation abusive qu'on en fait, provoque dans les profondeurs de l'appareil digestif de sourds gargouillements et même de douloureuses torsions de l'iléon.

Cependant, le cerisier est un arbre essentiellement honnête: il croit à la vue de tout le monde, au milieu des prés émaillés ou au bord des chemins poussiéreux, mais il n'a rien de mystérieux; ce n'est pas comme ces polissonnes de fraises qui se cachent dans les bois; or, les sapins forment un rideau impénétrable, la mousse est bien tendre et dame, quand on s'aime!... Aussi, mangez les cerises sur l'arbre; si vous voulez des fraises, faites-les servir sur table.

Pour avoir toujours de ces fruits, mettez-en en confiture, en compote. Cela vous permettra, le soir de Noël, alors que la terre aura revêtu son manteau d'hermine, de donner à tous les petits becs ouverts sous l'arbre d'espérance, un bon et beau gâteau aux cerises.

ELÉONORE BICHELER.

Propriétaire. — Un ancien négociant, du bon temps où l'on « faisait encore ses affaires », a remis son commerce et s'est acheté, aux portes de la ville, une petite maison avec jardin, le tout grand comme un mouchoir de poche. Il s'est, comme il dit, retiré à la campagne.

Toute la journée, occupé à tailler, attacher, arroser les trois rosiers qui s'étiolent au centre de l'unique platebande de son jardin de poupée, il guette les passants et, sitôt qu'il aperçoit un visage connu :

— Hé! hé! vous êtes bien fier! vous ne savez pas les humbles campagnards.

— Ah! bonjour, c'est vous? Je ne savais pas. Alors, c'est ici votre château?

— C'est ici mon château! Entrez donc voir mon installation.

Et il fait faire au visiteur le tour du propriétaire, autrement dit des trois rosiers.

— Eh bien, demande-t-il, l'autre jour, à un peintre, qui était de ses anciens clients et qu'il avait ainsi arrêté au passage, que pensez-vous de mon domaine?

— Pas mal, pas mal. Mais vous avez soin, n'est-ce pas, d'ouvrir de temps en temps la porte pour donner de l'air à vos rosiers?

Vaudois et Genevois.

Les journaux ont annoncé, l'autre jour, que le Conseil fédéral donnerait prochainement sa réponse à la démarche faite auprès de lui, par le gouvernement genevois, en faveur du percement de la Faucille. Cette réponse, disaient-ils, sauvegardera les intérêts légitimes de deux cantons voisins dont une regrettable rivalité avait, ces derniers temps, troublé quelque peu les bons rapports.

Espérons que ces mauvais moments seront vite oubliés et que les rapports entre Genevois et Vaudois reprendront un caractère de franche cordialité. Une fois le Mont-d'Or et la Faucille percés, il ne restera plus, pour prévenir tout sujet de conflit entre nous, qu'à redresser la mappemonde, qui penche, on le sait, du côté du canton de Vaud. Un peu de bonne volonté de part et d'autre et ce sera bientôt fait.

En l'honneur donc de cette heureuse nouvelle et à l'occasion du Tir fédéral, qui vient de finir, rappelons quelques paroles échangées à la gare de Lausanne, en 1890, alors que le comité du Tir fédéral de Genève de 1877, présidé par Moïse Vautier, accompagnait au Tir fédéral de Frauenfeld la bannière fédérale.

M. le Conseiller d'Etat Thélén: salua la bannière au nom des Vaudois:

« ... Permettez-nous, dit-il, de vous offrir le verre traditionnel et cela dans une coupe qui nous est chère, et dont vous me permettrez de rappeler l'origine. C'était lors du Tir fédéral de Lausanne en 1836; M. Cournard, président de la députation genevoise, offrit au nom des sociétés de tir de Genève ce chef-d'œuvre d'orfèvrerie à la Société vaudoise des carabiniers. C'est, disait-il dans son discours, la coupe de l'amitié que nous vous offrons, non de cette amitié d'un jour que de belles paroles décorent, mais de cette amitié du cœur qui se sent profondément et que le temps ne fait qu'accroître, de cette amitié forte et vivace comme les aigles de nos Alpes qui supportent la coupe.

« Chers Confédérés, il y a 54 ans que cette touchante manifestation a eu lieu. Les vœux exprimés par l'orateur genevois se sont réalisés. Le passé nous est un garant de l'avenir. C'est avec joie et confiance que je vous propose de boire encore à l'amitié et à l'union de Genève et de Vaud. Que cette amitié et cette union subsistent aussi longtemps que les belles eaux du Léman baigneront nos deux rives! » (Vifs applaudissements.)

M. l'avocat Rutty, de Genève, répondit à ces paroles:

« ... Je saisis l'occasion qui m'est offerte d'affirmer les sentiments d'amitié exprimés avec tant d'éloquence par M. Thélén, de cette amitié scellée à la

fois par des relations séculaires et par les plis de ce drapeau qui fait battre tous les cœurs suisses, et qui rapproche en un commun amour tous les cantons. Notre patrie peut être divisée parfois par de petits incidents; ils s'effacent et s'oublient cependant tous à l'abri de cette bannière commune. Ce drapeau qui était hier à Genève et qui flottera demain à Frauenfeld est le symbole de notre union. Pour lui, il n'y a ni petits, ni grands cantons, il n'y a qu'un commun amour de tous les enfants suisses pour la patrie commune.

« Je réponds au nom du canton de Genève au toast qui nous a été porté et j'invite tous mes compatriotes à acclamer avec moi le canton de Vaud. » (Applaudissements prolongés.)

Après ces discours, Genevois et Vaudois fraternisèrent. Puis le train se remit en marche, aux accents de l'Hymne national.

Portrait fidèle. — Un notaire, dont la situation est des plus brillantes, mais qui « ne les attache pas », comme on dit, entrant l'autre matin dans son bureau, s'en va serrer chaleureusement la main de son comptable, qui, ce jour-là, comptait vingt-cinq ans de bons et loyaux services dans l'étude.

Le patron lui remet une enveloppe cachetée, en disant:

— Un souvenir pour vous, monsieur Henri, à l'occasion de la date d'aujourd'hui.

Le comptable prend l'enveloppe en se confondant en remerciements.

Un moment après, il fait sauter le cachet et trouve... la photographie du patron.

— Eh bien, qu'en pensez-vous? demande celui-ci qui rêvait donner un ordre à son employé.

— Oh! monsieur, cela vous ressemble bien.

— N'est-ce pas!

Gertrude à la Becca d'Audon.

II

STUPÉFAITS, les montagnards se regardèrent. Parlait-elle sérieusement, la petite dame?

Ils ne savaient qu'en penser. L'un d'eux rejeta son bonnet sur l'oreille, se gratta longuement la tête et, crachant à terre, dit assez haut pour être entendu de Gertrude:

— Une femme avec nous, la nuit, par ce brouillard et par ces chemins! Il ne manquait plus que ça! Elle se figure peut-être que nous sommes encore en carnaval, à voir ses bottines de danseuse? Et c'est avec ça qu'elle veut s'engager sur la neige! Je vous le dis, c'est une folie, une impossibilité!

Les autres opinèrent comme lui et de leurs rudes gorges partirent aussi des propos railleurs au sujet de l'accoutrement de Gertrude.

L'hôtelier lui-même hocha la tête.

— Hans a raison, dit-il à Gertrude; nous sommes désolés, mais cela ne se peut pas.

— Pourquoi pas? fit-elle, décontenancée, parce que je suis une femme? parce que vous me croyez trop faible pour vous suivre?

L'hôtelier fit un signe de tête affirmatif.

— Détrompez-vous, déclara-t-elle et ne vous fiez pas sur les apparences : je suis plus résistante que vous ne pensez. Essayez tout au moins, et si je ne vais pas d'une allure égale à la vôtre, plantez-moi en route sans façons ; je vous donne ma parole que ma présence ne vous causera aucune gêne du tout.

Un sourire d'incrédulité se dessina sur les lèvres de l'hôtelier.

— De la gêne, non pas, dit-il sèchement, mais à coup sûr une perte de temps. Vous ne vous faites pas une idée des difficultés du chemin : l'argent et les supplications n'y font rien. Il faut être solide sur ses jambes. Encore une fois et avec la meilleure volonté du monde, cela ne se peut pas... N'est-ce pas, vous autres ?

— C'est bien parlé, l'hôtelier ! s'écrièrent les montagnards, aller là-haut dans ces conditions serait un crime ! Elle radote vraiment, la bonne dame.

Seul le maître d'école fut d'un autre avis.

S'avancant rapidement, il dit :

— Il y a un moyen d'arranger les choses : vous savez que le valet du Sanetsch est depuis trois jours au village, attendant qu'une accalmie lui permette de repartir avec les vivres qu'il doit transporter là-haut, à l'auberge. Son mulet est une bête robuste et sûre, ou je ne m'y connais pas ; il portera bien madame jusqu'à l'alpe d'Audon et même au-delà ; seulement, après les derniers chalets, il nous faudra prendre plus à gauche, du côté du Gstellhorn, et ne pas suivre la piste ordinaire par l'arête, où la couche de neige doit être maintenant joliment épaisse.

Gertrude saisit avec empressement la proposition du maître d'école, avant que les montagnards eussent commencé à la ruminer. Arête ou Gstellhorn, neige ou rochers, gauche ou droite, que lui importait ! Le mulet la mènerait bien !

— J'en ai déjà vu d'autres dans ma vie ! déclara-t-elle, et je monte très bien à cheval. Seulement, pour l'amour de Dieu, mes braves gens, faites en sorte que nous nous mettions en route avant qu'il fasse tout à fait nuit !

Après un conciliabule à mi-voix, les montagnards envoyèrent le maître d'école à la recherche du valet du Sanetsch. Cet homme arriva au bout de quelques instants. C'était un grand diable qui marchait les jambes écartées et qui, l'air renfrogné, s'évertuait à tirer des bouffées d'une pipe éteinte. Tout d'abord, il ne voulut rien entendre des ouvertures du maître d'école : cependant, l'hôtelier de l'Ours ayant parlé d'une

honnête récompense de ses peines, il consentit à prêter son mulet, à la condition qu'il le mènerait lui-même et qu'on ne le ferait passer en aucun cas par l'alpe d'Audon.

— Je n'ai pas de selle de dame, déclara-t-il encore ; puis, jetant un regard peu bienveillant sur le costume de cycliste de Gertrude, il ajouta : « Peut-être que la vieille selle d'homme que j'ai entrevue hier dans la grange de Meyer, le voiturier, fera l'affaire. »

En dépit de ce qu'elle y devinait de discourtois, Gertrude ne put s'empêcher de sourire en elle-même à l'idée de ce lourdaud.

Se servir d'une selle d'homme ! C'était bien la première fois que cela lui arriverait. « Mais, en fin de compte, se dit-elle, pour quoi pas cette selle d'homme ? Serait-ce un crime d'Etat que de chevaucher sur une vieille selle d'homme, quand on ne trouve pas de selle de dame ? D'ailleurs, qui me connaît dans ce trou perdu, qui sait d'où je viens, comment je m'appelle et quel est mon dessein ?

... Une selle d'homme ! c'est cela qui m'est égal ! Et puis, à la guerre comme à la guerre ! »

Toute sa pétulance lui était revenue.

— Allez quérir votre antiquaille et votre mulet, dit-elle à l'homme, et sans lanterner, s'il vous plaît !

L'autre partit aussitôt et ne tarda pas à revenir avec sa bête. Refusant toute aide, Gertrude mit le pied à l'étrier et d'un élan souple se mit bravement à califourchon sur la selle incommode ; puis, ayant lissé les plis de sa culotte et mis son bérêt à la crâne, elle s'empara d'une main des rênes et de l'autre fit siffler à deux ou trois reprises sa cravache, comme pour montrer qu'elle était prête à courir toutes les aventures.

L'hôtesse de l'Ours voulut lui donner un manteau, mais Gertrude le refusa : elle était vêtue assez chaudement et ne craignait pas la fraîcheur de la nuit, et, ayant recommandé qu'on veillât sur sa bicyclette, elle se tourna vers les montagnards et leur cria d'un ton impatient :

— En route, mes amis !

— En route donc, répéta l'homme de l'Ours, et à la garde de Dieu !

(La fin samedi.) JEAN HOINVILLE.

Lè pllie villhè sein onco lè pllie bounnè.

PATOIS DE LA BROYE

A Lozenna, dein lo vilhou teimps, lou martsi ai z'aòs se tenià chu la piacè dau Pont, aux Halles. Accutave la quienna ci guieux

monde, et donner des conseils dans les affaires des grands ? Elzely affligée de l'aveu de mon ignorance à cet égard, appercevant sur la route un noble chevalier, suivi de ses gens, a conçu l'idée de l'intéresser au sort de l'épouse de son maître ; et je n'ai pas cru devoir combattre cette inspiration. Tel est, monseigneur, l'attentat que cette fille repentante, vous conjure de prévenir ».

— Oui, dit Elzely, un seigneur puissant tel que vous, peut sauver ma bonne maîtresse ; et tous les paysans de ce village l'entreprendraient vainement.

— Et cependant, comment le puis-je, répondit Othon, si je n'ai pas de plus amples renseignements ? Quel est ce piège tendu pour surprendre l'innocence ? Comment, où, et contre qui dois-je agir ?

— Le nom du ravisseur n'y fait rien, dit la jeune fille ; et j'ignore quelle est l'embûche qu'il doit tendre à sa victime. Mais je sais qu'il compte la tenir en son pouvoir dans les vingt-quatre heures, et la déposer un instant au milieu de la forêt dans la cabane du garde de chasse, qui est mon frère. Si monseigneur ne dédaignait pas d'occuper cette cabane la nuit prochaine avec ses gens, il serait assuré de s'y trouver demain à point nommé, et de pas manquer son but.

Grandson rêve quelques instans à ce qu'Elzely lui propose. Eh ! quoi, pour servir un objet inconnu, renoncera-t-il au bonheur si prochain, si rare, de voir ce qu'il aime... ? D'un autre côté, il voit un tyran et une victime. Images toutes puissantes sur

de Branlapantet n'avai fê à non Savoyâ, on deçando matin qui étai dzô de martsi à Lozenna.

— Diéro lè z'aô ? que demande Branlapantet aô marchand.

Lou Savoyâ fâ son prix, Branlapantet l'est bin d'accô et lai de :

— N'est pas tchai, ien vu six dozannés et ie fau que les compte, prendé voutra rouillière daï dou bets, ie vu lei déposâ les z'aô. Ein vouai-que ion, dou, traï, quatre...

Quand les six dozannés fûra dein la rouillirre daô Savoyâ, ci baugro, de Branlapantet débaùtonna les tsausses doù pourro marchand, que lé raffa su ses solâs et lo Savoyâ n'osâvê pas latzi les carrous de sa rouillière de paôre que les z'aôs ne s'atzan éclairifâ ! Le fû d'obedzi de restâ dein sa trista posechon tan qu'on gâpion com-patecheint vignè à son séco. Peindein ci temps ci baugro de Branlapantet avai felâ amont la tserrare dau Pont ein s'éclairifant de rire.

MÉRINE.

Des sonnettes qui « giclent ».

Vous aviez cru peut-être jusqu'à aujourd'hui que « gicler » était un vaudoïsisme. A vrai dire, il ne faut pas le chercher dans le Dictionnaire de l'Académie française.

Le *Figaro* donnait récemment une poésie extraite du livre *Eblouissements*, de Mme la comtesse Mathieu de Noailles, l'auteur de *Cœur innombrable*. Le morceau est intitulé : « Eaux de Damas » :

Que de bonheurs perdus loin des plus beaux climats
Je ne verrai jamais la ville de Damas,
Mais en fermant les yeux, en laissant goutte à goutte
Son image filtrer dans mon âme, j'écoute
Le bruit que fait son eau, si vive, paraît-il,
Un bruit de printemps vert, de mille mois d'avril,
Bruits de sources allant dans le jardin d'Armide,
Bruits argentins, luisants, circulant, blancs et blancs,
Bruits de brises qui glissent et de poissons volants.
Ah ! comme je vous vois, ô douces, prompts, nettes,
Qui giclez, qui tinte, obsédantes sonnettes...

Qu'est-ce qu'une sonnette qui « gicle » ? C'est une sonnette qui lance le son. Gicler est un ancien verbe signifiant lancé, dit Littré, qui ajoute dans son supplément :

« Gicler, terme populaire. Rejaillir en écla-boussant. Un maçon prenant de la chaux dans sa trueller et la faisant rejaillir de tous côtés, en l'appliquant sur le mur la chaux a giclé. On dit aussi qu'une roue de voiture fait rejaillir de la boue en entrant dans une ornière, que la boue a giclé. »

l'amé d'un vrai chevalier, vous l'emporterez sur celle même de Catherine, dans le cœur d'Othon.

Après avoir pris sa résolution, le chevalier demande un guide pour se rendre à la cabane du garde-chasse.

Grandson serre affectueusement la main du vénérable pasteur, se recommande à ses prières, et va rejoindre ses gens qui l'attendent à cent pas de là.

Othon n'eut pas cru décent de se transporter d'un quartier à l'autre sans être en état de repousser les insultes d'une soldatesque mal disciplinée. Mais pour se rendre à Belp, il n'avait pas dû se faire suivre de tant de monde : deux écuyers, un page, un des gentilhommes qui s'étoient attachés à sa fortune, et six domestiques composaient son train. C'est avec cette petite troupe, diminuée du tiers, par l'absence de Mielwil et de ceux qui l'avoient suivi à Belp, que le chevalier prit possession à nuit close de la cabane du garde-chasse ; et Mielwil l'ayant rejoint vers le milieu de la nuit, ils la passèrent près d'un grand feu.

Il étoit déjà tout près de midi, et Grandson commençoit à s'impatienter de n'apercevoir traces du ravisseur ni de la dame enlevée, lorsque le beau page, qui depuis quelques instans faisoit sentinelle au-dessus du toit, cria de toute sa force par la cheminée : « alerte, monseigneur, les voici au galop de leurs chevaux. Ils ne sont que trois cavaliers ».

Grandson met aussitôt ses gens en embuscade près de la chaumière, leur prescrivant de disperser

FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

15

Vie mémorable et mort funeste de Messire Othon de Grandson.

(Histoire romanesque d'après une ancienne chronique
du Pays-de-Vaud.)¹

CHAPITRE IX (suite)

LES SUISSES SAVENT DÉFENDRE LEURS FOYERS

De grands biens dévolus à sa malheureuse épouse tentent vivement sa cupidité ; et pour jouir de sa fortune, il se propose de l'enlever. Un piège adroitement tendu, la fera, dit-il, tomber entre ses mains ; alors, la conduisant dans le château qu'il habite, il la renfermera dans quelque cachot. Il destine à Elzely le digne emploi de sa géolière ; cette faveur odieuse la fait frissonner ; et résolue à sauver sa bonne maîtresse du sort qui l'attend, elle a pris le parti de m'avouer tout, en me demandant des conseils. Mais comment le pasteur d'un hameau solitaire pourroit-il connoître le

¹ Nous avons respecté l'ancienne orthographe.